

paris

STEFAN NIKOLAEV

Galerie Michel Rein
23 mai - 15 juillet 2003

Non, le travail de Stefan Nikolaev ne relève pas de la nostalgie mais d'un rapport distancié avec son passé. Né en 1970 en Bulgarie, celui-ci vit depuis quinze ans à Paris, où il a fondé en 1997 l'espace alternatif Glassbox. La variété de ses propositions plastiques peut dérouter, mais toutes, avec une même esthétique de la retenue, attestent d'une réflexion sur les possibilités d'élasticité du temps et sur le travail de la mémoire, jouent avec les phénomènes de cycle ou de boucle, et tirent leur singularité d'éléments biographiques. Auprès d'un oncle directeur de cirque et d'une mère réalisatrice, il a lui-même, enfant, fréquenté la piste, pratiqué l'art de la prestidigitiation et s'est découvert un goût certain pour le spectacle. Quel autre titre que *One for the Money, Two for the Show*, emprunté à la chanson *Blue Suede Shoes* de Carl Perkins, pouvait alors mieux convenir pour l'accompagner sous les feux de la rampe à l'occasion de sa première exposition personnelle à Paris ? Celle-ci, placée sous le signe d'une étoile en néon rose, révèle un équilibre périlleux puisque sont accrochés à ses branches des bracelets de maintien en cuir noir. Les autres propositions tirent également force et éclat d'une tension, celle qui se glisse entre deux époques, entre ici et là-bas, ou encore, au niveau de l'image, entre la scène et le hors champ, entre deux formes, entre deux plans. Dans l'affiche *Poster, postérité*, le motif d'une cigarette barrée perfore l'aplat noir de fumée du



Stefan Nikolaev. «The screensaver / the Harddisk / the Disk». 2003. Vidéo.
(Collaboration de Fabien Verschaere)

premier plan et laisse entrevoir les promesses d'évasion d'un coucher de soleil psychédélique. L'artiste détourne la signalétique publicitaire, neutralise son jeu et place le spectateur dans l'impossibilité de décoder s'il s'agit d'une incitation ou d'une interdiction de fumer. *Extra Light* reprend le même motif en néon et intègre le signal d'une cendre qui clignote en mode «recharge de batterie». Un peu comme le magicien qui brouille les cartes sous nos yeux et nous emboîte pour que nous n'y voyions que du feu, Stefan Nikolaev, nous met de la fumée plein la vue. La vidéo *Kool* cadre, de mi-front à mi-cou, le visage de l'artiste ; l'autoportrait se fait passage, couloir de circulation. Des flots discontinus de fumée s'exhalent de la bouche sans que jamais on ne voit inhaler. Grâce à un habile montage, la scène échappe aux lois de la causalité. Déjà, dans la vidéo *Pallmall* réalisée en 1999, deux hommes fumaient sans que la taille de leur cigarette diminue et d'autres lois, celles du temps, semblaient vaincues à l'échelle d'une interminable pause-cigarette.

The Screensaver/the hardisk/ the disk démontre le talent d'un maître escombines et faiseur de possibles. L'image de cette vidéo en un seul plan fixe dévoile un espace scénique frontal et dépouillé, désuet, et aussi rempli d'une atmosphère énigmatique que ne renierait sans doute pas David Lynch. Soudain, un homme petit, en fait un nain (peut-être métaphore de la figure de l'artiste, capable de générer d'autres rapports d'échelle avec son environnement), entre et déclenche, en actionnant une télécommande en direction du spectateur, la diffusion de standards de variétés internationales interprétés en bulgare. Tout en défiant les lois de la gravité, il zappe à loisir et, selon qu'il marche sur les murs, au plafond ou au sol, démultiplie ses points de vue, créant ainsi d'autres réalités : le plafonnier devient miroir, puits ou auréole. Le performer disparaît, comme il est venu, par le point de fuite de l'image, refermant ainsi une boucle. Stefan Nikolaev place le spectateur

dans une situation similaire à celle qu'il a connue en arrivant en France, lorsqu'il entendait à la radio des airs familiers dont les paroles le tenaient néanmoins à distance. Son tour de passe-passe consiste à intervenir dans le studio de montage de la représentation, à inverser les situations, à changer le rythme et l'agencement des choses, et à dérégler leur taux d'illusion. Le temps d'une cigarette ou d'un show, il nous entraîne dans un monde d'indécision, celui des images où le doute persiste et où les souvenirs s'en mêlent, celui où il faut sans cesse, entre connu et inconnu, redistribuer la donne, réorienter sa boussole et reconstruire sens et identité. Ses diverses propositions révèlent les manipulations et les camouflages, les astuces et les dispositifs complexes de production qu'il élabore hors champ pour que notre vision s'écarte, le temps d'une invention, des lois qui régissent l'ordre du monde (causalité, gravité, temporalité) et pour que, au sein du réel, dans l'espace ainsi dégagé, dans la boucle ainsi formée, quelque chose de « magique », sans objet et sans raison, puisse advenir et circuler entre rêves et réalités.

Évence Verdier